

Exposition à l'ENS Ulm
Mai et juin 2019
Transfuge

Tout a commencé par une disparition.

La disparition de l'avant-monde. La disparition d'une femme de 81 ans qui n'est jamais allée à l'école au-delà de ses 14 ans. Une femme qui a travaillé aux champs en compagnie de son mari et qui a cuisiné toute sa vie, en regrettant de ne pas avoir appris plus de poésies. Les quelques poésies apprises, elle ne les a jamais oubliées et elle les récitait en exhortant ses petits-enfants d'aller à l'école pour en apprendre plus qu'elle. Je fais partie de ses petits-enfants. Après cette disparition, quel héritage ? Se libère-t-on de ce qu'on nous laisse en héritage ? Le veut-on vraiment ? Le fuit-on réellement ? Passe-t-on sa vie à rejouer l'enfance ? Qu'est-ce que ça fait d'avoir quitté un monde pour un autre ? Qu'est-ce que la sensation de ne pas trouver sa place ensuite ?

Pétrie de ces problématiques, je me mets en quête. Je rencontre et me lie d'amitié avec Marie-Hélène Lafon, écrivaine du Cantal, département limitrophe de l'Aveyron, habitant désormais à Paris, autrice notamment des *Derniers indiens* ; j'entretiens une correspondance épistolaire passionnante avec Annie Ernaux ; je discute longuement avec Michel-Felton Pallas, rédacteur en chef de l'Express qui rédige chaque mois une lettre "Régions" et je lui donne mon témoignage dans un livre qui est à paraître en septembre 2019 aux éditions Michel Lafon ; j'échange également avec le maître de conférence en linguistique Philippe Blanchet au sujet de la glottophobie (cette hégémonie de l'accent de la bourgeoisie parisienne qui décrédibilise l'accent dit "du sud" ou "provincial")... Et puis... une bouteille à la mer : je lance un appel à l'Ecole Normale Supérieure : qui est petite-fille de paysans, comme moi ? Petit-fils, ou même fils ou fille d'agriculteurs ? Qui vit ce *hiatus* entre une ruralité et une urbanité difficiles à saisir ? Qui va me répondre ?

Une dizaine de réponses me parviennent.

Cette exposition est la leur et, je le crois, fait sens au sein de cette grande institution qu'est l'ENS, haut lieu de reproduction sociale. Certain•e•s garantissent leur parfaite adaptation à leur vie parisienne. Et d'autres... d'autres se reconnaissent dans ce mot que je n'ai de cesse de répéter depuis : transfuge. Ces individus qui, dans leur vie d'adultes, évoluent dans un autre milieu que leur milieu d'origine. La voix souriante de Jean Ferrat me vient en tête malgré moi.

*Ils quittent un à un le pays
Pour s'en aller gagner leur vie
Loin de la terre où ils sont nés
Depuis longtemps ils en rêvaient
De la ville et de ses secrets
Du formica et du ciné*

Adrien Naselli et Louise Déplaudé en font partie. Nous avons longuement discuté. Leurs témoignages, leurs récits de souvenirs, leurs émotions couchées sur la plume se joindront aux miennes découpées - conçues d'abord comme un projet littéraire entier - dans les légendes qui accompagnent mes photos où un univers désertique, lunaire et mélancolique tente de se déployer. Désertique : *"Paris est une solitude peuplée, une ville de province est un désert sans solitude"*, écrit Mauriac. Lunaire : mes parents plantent leurs fruits et leurs légumes avec les lunes. Mélancolique : c'est clairement mon état d'esprit au moment de déclencher l'appareil. Un diptyque d'hiver et d'été redonne à l'exposition la lenteur des saisons qui constituent la vie aveyronnaise, département dans lequel elles ont été prises. Parfois, la langue se refuse, et il n'y a pas d'autre choix que de prendre en photo. Ces deux séries de photos sont également accompagnées d'un travail filmique de 30 minutes, du même nom, "Transfuge".

*Et ne connaître de saisons
Que par la douleur du partir
(Aragon)*

L'exil de la campagne à la ville n'est pas le plus dur exil qui soit, mais il demeure exil tout de même.

Alors voilà, *"il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie"* me murmure encore la chanson, mais ce n'est pas si simple quand la brume du pays d'origine reste en travers de la gorge alors que l'on chemine rue d'Ulm. Comment accepter le fossé en soi ? Comment ne pas non plus tomber dans l'écueil de s'apitoyer ? Car c'est aussi une chance d'être née ainsi. C'est d'ailleurs assez dingue de voir comme, sans qu'il n'y ait rien, à la campagne, il y a, en même temps, tout. Pas de livres, et pourtant tout est là. Point de conférences universitaires ; l'essentiel y est.

Le milieu d'origine est un espace géographique dont on s'éloigne, par désir, par curiosité, par soif de connaissances et de nouveauté, mais c'est l'espace mental auquel on appartient toujours, c'est la matrice par laquelle on va aborder toutes les nouvelles choses. On ne verra jamais les choses que depuis nous-mêmes. C'est ce qui constitue l'essence même de soi, on ne peut pas s'en défaire. C'est, enfin, l'espace social qui continue de nous appeler et parfois même de nous freiner, alors qu'on essaie d'avancer dans sa vie d'adulte. Pour le meilleur ou pour le pire, je ne perdrai jamais « cette contrée de moi-même » comme le dit si bien Jean Genet.

J'ai de mon enfance un milliard de souvenirs heureux, comme autant de reflets de ce qu'est ce petit coin du Sud de la France, la vallée du Lot, en Aveyron, Occitanie - anciennement Midi-Pyrénées. J'ai fait mes premiers pas là où d'autres font des pas importants sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. La Ponsarderie. Quelques autres agricoles souvenirs, plus tardifs, affleurent à ma conscience.

Je me souviens comme Pérec de l'odeur de la grillée de châtaignes, dans la machine conçue uniquement à cet usage-là par mon grand-père, dans le froid d'une nuit d'hiver, près de Lardeyrolles.

Je me souviens de ma grand-mère qui cuisine sa dernière tarte aux pommes avant sa mort : nous en avons mangé une partie avant, une partie après.

Je me souviens des crêpes aux bords croustillants de ma grand-mère cuisinées dans la souillarde.

Je me souviens des truites arc-en-ciel que pêchait mon grand-père.

Je me souviens de l'aligot du marché nocturne d'Espalion, accompagné de l'accordéon musette aveyronnais, le mercredi soir en été.

Je me souviens de ma mère qui m'oblige à prendre latin en classe de quatrième, parce que si je veux accéder aux couches sociales supérieures, c'est ça qu'il faut faire.

Je me souviens de quelques expressions en patois, espigoutter, rouziguer, raballer, fai cagat, bartas.

Je me souviens de mon accent.

Hortense Raynal

*

**

Souvenirs en transit

Je lis le texte qu'a écrit Hortense. Certains passages me font sourire, échos parfaits de souvenirs d'enfance auxquels je n'avais plus songé depuis longtemps. Par moments, je fronce les sourcils, interloquée de constater à quel point nos expériences ont pu être similaires et totalement antagonistes. Quelques mots, sans être vraiment tristes, remuent une brume oubliée au fond de ma gorge.

Elle écrit bien, mais je la trouve un peu trop lyrique, assez peu distanciée. Sa campagne est un mirage né de l'insouciance enfantine qui refuse de s'effacer. J'ai trop lu de philosophie pour croire encore à la dualité « nature/culture », au mirage d'un monde intouché par l'homme qui pourtant le nourrirait. Je sais que ses mots participent d'un paradigme séculaire qui construit une utopie par contraste avec l'aliénation d'une entité diabolisée : « la ville ». Je pense à Flaubert, à ces deux bonhommes en lui, à cette ironie de survol que j'ai appris à appliquer à mes propres envolées. Le romantisme, c'est dépassé. Tout comme les tableaux de brume au petit matin sur la Tamise ...

J'aimerais lui dire que la beauté et la paix qu'elle décrit ne sont que des constructions *a posteriori* nées de la confusion entre des souvenirs affectifs et un milieu auquel ils sont associés. J'aimerais lui dire que les normalien·ne·s pétri·e·s de sciences sociales auront au mieux un sourire attendri en plongeant dans l'intimité de sa psyché stéréotypée. J'aimerais lui apprendre ce détachement que j'ai construit au fil des années, ce regard critique à la fois sur le monde d'où je viens et sur ce nouveau dans lequel j'évolue à tâtons. Et pourtant ...

Et pourtant cela fait trois jours que des souvenirs jaillissent sans prévenir, des odeurs de terre retournée et de verveine, au point de m'empêcher de me concentrer sur mon essai pourtant si sérieux concernant « *The place of sensual pleasures in Aristotle's ethics* ». Et pourtant j'ai des phrases plein les doigts qui me font mal au ventre à force de les retenir.

Louise Déplau

*

**

La clef des champs

Hortense, comme moi, a des grands-parents et un oncle qui ont été agriculteurs et paysans. Comme elle, cette ascendance liée à mon changement radical de milieu m'impose un tas de questions emberlificotées comme les bottes de foin qu'elle photographie. Et leurs réponses me semblent cachées dans une brume aussi épaisse que celle de sa campagne aveyronnaise.

Nous n'avons pourtant pas le même rapport au pays. Le mien : les plaines de l'Isère entre deux massifs montagneux, le Vercors et la Chartreuse, la ferme des grands-parents paternels que mon oncle a reprise et que son fils, mon grand-cousin Laurent, cultive aujourd'hui à la sauce bio, et la maison de mes parents, juste là, à cinquante mètres, avec son grand jardin. Pépé et Mémé l'avaient construite quand le travail de la terre leur rapportait de l'argent. Mes parents s'y sont installés plusieurs années avant ma naissance et ne l'ont jamais quittée. J'écris d'ailleurs ce texte depuis mon éternelle chambre d'enfant. Elle n'a pas beaucoup changé depuis mon départ pour faire l'ENS, il y a dix ans. Par la fenêtre, je vois encore « les champs » (Souvenirs de mon père : « Habillez-vous, on va aux champs ! » Ou alors : « - On va voir Pépé et Mémé. - Ma sœur et moi : On passe par la route ou par les champs ? »).

Adrien Naselli

1.

Je me souviens, avec des couleurs plus belles que dans un tableau de Van Gogh, des travaux d'été, dans les champs, pour transformer le foin en bottes. Ces géantes dorées, plus mythiques que les colosses de l'île de Pâques, plus vivantes que les moulins de Don Quichotte, plus solides que les menhirs d'Obélix, pour les enfants qui les escaladaient, pour les enfants que nous étions. Une fois les géantes rangées dans la grange au dessus de l'étable, je nous revois. Nous nous amusons à passer par la trappe faisant le lien entre l'étage et le rez-de-chaussée, destinée à nourrir les vaches. Grâce à notre taille enfantine, il est possible de nous glisser à travers. On envoie un peu de foin, histoire de se construire un petit matelas d'atterrissage. On fait peur à toute vache qui aurait de l'appétit, ou alors on le fait une fois qu'elles sont déjà nourries, et HOP ! Comme Alice dans le terrier du lapin. Hortense par la trappe du foin.

Hier, le soleil a fait son tour d'adieu vers 18 heures, et il a fait orage. Les tempêtes effacent les traces et les odeurs pour en ajouter de nouvelles, prennent toute la place sonore pour ajouter de nouveaux bruits : elles rendent leur pureté à la terre. On prend des leçons avec les orages : ils nous rappellent que la nature sans nous fait son chemin impassible. Ce matin, tout était pareil et tout était différent. En ce jour tiède de juin, là, au milieu des choses muettes, je n'ai pas parlé. La brume, mon obsession de toujours, majestueuse tâche de pinceau qui cache et dévoile à la fois la vallée, parlait pour moi. Désormais, la sève solaire a séché le brouillard épais, il est 15 heures et le soir n'est pas prêt d'arriver pour brûler mes yeux de sa noirceur, le soleil chauffe les terres aveyronnaises et ma peau qui l'est tout autant, je suis loin de Paris : et j'y reste.

HR

Enfant des champs, enfant de la montagne. Enfance passée à grimper partout, dans les arbres, sur les immenses balles de foin qui se métamorphosent en navires bravant tous les récifs, sur le toit des maisons, dans les greniers à la recherche des nouveau-nés de la chatte errante du coin – qui finiraient comme la plupart noyés dans un sac par la main impitoyable de mon grand-père –, en haut de l'ancienne pile de chemin de fer équipée par mon père quand il avait vingt ans. Enfance consommée jusqu'à la corde de mes poumons usés par les odeurs, le vent qui court partout, moi qui m'envole sur le vent. Enfance hurlée dans une immensité solitaire, et pleine d'héroïnes et héros qui se confondent.

LD

2.

Je n'ai jamais tué un animal de mes mains – à part les insectes dont tout·e enfant qui se respecte teste la résistance - ; en revanche, j'ai plumé et vidé de nombreuses poules après m'être pudiquement caché le visage au moment de leur agonie apeurée. Une fois, je me souviens avoir invité une amie à la maison pour lui faire découvrir la sensation étonnante qu'il y a à fourrer sa main dans un animal encore chaud pour en faire sortir les organes. Ce que je préférais, c'était la chaîne des œufs en train de se former que je pouvais dérouler en sens inverse, de la coquille aux nombreuses petites boules jaunes stockées au fond du ventre.

Il y a quelques mois, j'ai pour la première fois ressenti un sursaut de dégoût en voyant du sang s'écouler du morceau de bœuf que je m'apprêtais à cuisiner.

J'ai élevé deux cabris au biberon, que m'avait prêtés une amie éleveuse de ma mère car ils étaient nés tardivement. Je leur donnais à manger tous les jours, leur apprenais à se battre, leur souhaitais bonne nuit en les prenant dans mes bras tous les soirs. Ils me suivaient partout et mon cœur se déchirait quand je devais les enfermer au moment de partir à l'école. Le premier avait environ trois mois quand il est parti à l'abattoir. Le deuxième a été épargné et a vécu une longue vie prospère comme bouc alpha du troupeau auquel j'ai dû le rendre.

J'ai eu un immense fou rire l'année dernière quand plusieurs ami·e·s normalien·ne·s m'ont déclaré avec sérieux qu'ils ne connaissaient pas le mot « cabri ». C'est devenu une running joke, au point que je me fais régulièrement identifier sur des photos d'agneaux – brillantissimes, mais pas capables de faire la différence entre un mouton et une chèvre ! - ...

Dans mon jardin, il y a des tonneaux qui recueillent l'eau de pluie dont on se sert pour remplir les arrosoirs. Souvent, des couleuvres venaient y pondre leurs œufs, et nous nous amusions à recueillir les petits serpents pour jouer avec. Un jour, un bébé terrifié a mordu le pouce de ma sœur. A cause du crochet, elle n'arrivait pas à s'en débarrasser et secouait sa main et le pauvre reptile à toute vitesse en hurlant. Depuis, j'ai peur des serpents.

Ce que j'ai toujours détesté, c'est enlever l'hameçon de la bouche d'un gardon quand il est coincé. C'est atroce de devoir lui arracher une partie de la tête, notamment les yeux.

LD

Je suis une enfant des champs. Dévaler le pré en forte pente, avoir peur du renard qui se trouve en bas, surprendre un lièvre pendant la cueillette aux champignons en forêt, être biberonnée à la peur des sangliers, apercevoir un chevreuil de temps à autre sans jamais trouver ça banal. Je me souviendrai toujours de ce matin-là, dans un hiver froid, avec mon père, dans la voiture sur une route où la brume paressait encore alors qu'il m'amenait à l'école. Je devais avoir onze ans. Comme les apparitions mystiques d'animaux que je verrai plus tard dans des films intellos, un faon se trouvait au beau milieu de la route au détour d'un virage. Nous avons ralenti et fait plusieurs mètres derrière lui, qui trottaient tranquillement. Relative osmose entre humain et animal, sur le goudron de la route, certes. En rentrant tard dans la nuit sur la route de ma colline que je trace et retrace sans cesse dans ma tête, j'ai encore la vision de ce blaireau qui dandine du derrière sur le bas-côté. Mon oncle est agriculteur. Il cultive la terre et élève les animaux. Ce métier est comme le dit Giono *"La marque de la plus grande puissance que l'homme peut amoureuxment exercer sur la nature."* À l'époque, mes grand-parents l'aidaient. Et les petits-enfants aussi. Maraîchage et élevage bovin. Lors des jours de nouvel arrivage, un placenta de vache trônait au milieu de la cour, signe d'une dure nuit de vêlage passée à veiller pour mon oncle. Quand nous allions dans leur enclos, les veaux nous léchaient les jambes, en réflexe à la séparation de leur mère.

Aider à la ferme. Aller nourrir les poules avec des seaux trop lourds de grains pour mon petit corps d'enfant, chercher les œufs frais au poulailler sans se faire courser par le coq, avoir peur des pigeons qui couvent agressivement leurs œufs quand on se risque à tendre la main dans la cage pour déposer les grains. L'approche des animaux, dans une ferme, passe obligatoirement par l'apprentissage de leur mort. Pendre un sandre par la bouche et le voir être tué et dépecé par mon grand-père alors même que son système nerveux fonctionne encore, voir mon oncle mettre dans son sac un lièvre ensanglanté, bête proie que son chien avait pisté et fini par débusquer alors même que nous nous baladions simplement en forêt sans but de chasse, se rendre compte que la viande que je mange là, chez ma grand-mère un midi lumineux à 9 ans, sur la toile cirée fleurie, c'est le lapin à qui j'avais donné le nom de Ninon. Je n'ai jamais appris à chasser, mais à pêcher, oui. J'ai pris des leçons avec les animaux, on peut dire ça.

HR

3.

Pas de livres, nulle part. Ils sont là, bel et bien là, sous l'escalier, dans la bibliothèque. Mais dans mes jeux d'enfant des champs, d'aussi loin que je m'en souviens, ils sont absents. La lecture ne fait pas partie de mon temps enfantin. Dehors, dehors, toujours dehors. L'air, la boue, le goût juteux des fruits, l'odeur des vaches, le pollen, la dorure des foin. La carte jamais empêchée dans nos sorties aventureuses. Pas de barrières. Pas de dangers comme pour les enfants de la ville. Pas besoin de savoir où nous sommes. Au fond d'un pré ? Au bord du ruisseau ? Sous un arbre ? J'ai eu mes premiers chagrins dans l'herbe fraîche d'un soir d'été, j'ai eu mes premiers émois dehors, j'ai effacé mes premières colères solitaires dans le vent orageux, j'ai fumé mes premières clopes devant le vieux chêne, pris mes premières photos sous le soleil accompagné d'un coquelicot oh je me souviens très bien de cette robe bleue. Aucun souvenir de mes parents demandant "où tu vas ?" lorsque je sortais pour jouer. Libre de mes mouvements, et, de ce fait, constamment en mouvement. J'apprendrai plus tard au détour d'un séminaire à Ulm que la surface de l'aire de jeux des enfants se réduit de plus en plus au fur et à mesure des années et selon que l'on se trouve en territoire rural ou urbain. Réduction de ce si bel espace qui permet de se construire et de trouver un refuge à l'imagination.

HR

Enfant, je ne cesse jamais de lire. Au point que mes parents m'imposent « un temps de lecture » quotidien, par peur que je me socialise mal. Je lis à l'ombre des arbres, au coin de la cheminée, allongée sur le toit végétal de ma maison. Je lis des romans d'aventures, des histoires de sciences fiction. Je ne sais plus bien si je m'envole sur les mots où le vent qui caresse ma peau. Quand je ne lis pas, j'écris. Un roman fantastique que je n'achèverai jamais, des poèmes lyriques dédiés à la nature que j'inspire à pleines bouffées, des questionnements qui me semblent profonds sur la mort et l'amour.

J'ai arrêté de lire quand j'ai commencé des études littéraires. J'ai arrêté d'écrire quand j'ai commencé à produire des dissertations.

LD

L'été de mes 17 ans, mon oncle m'a embauché en renfort aux champs. J'ai rempli des caisses de laitues, renversé l'énorme chariot bleu bien trop lourd pour mes 50 kilos, j'ai pleuré, me suis coupé, chopé des ampoules grosses comme des grenouilles. Au fond, une certaine fierté : ma mère et mon père me félicitaient. Le soir, je prenais des bains à n'en plus finir pour me récompenser. En septembre, je ferais ma rentrée en licence de lettres modernes à l'université Stendhal. Une heure de trajet, le temps d'accuser la distance qui sépare mes deux mondes.

Dès l'âge légal pour avoir un petit boulot, j'ai postulé dans les librairies grenobloises et me suis retrouvé, tout excité, au rayon « livres scolaires » de Gibert Joseph. La ville a toujours fonctionné sur moi comme un aimant.

AN

4.

J'suis une casse-cou. Mon cousin, donc, m'accompagnait souvent dans ces aventures, que dis-je, ces épopées, et je suis la dernière d'une fratrie de trois enfants dont les deux premiers sont des garçons de sept et de quinze ans mes aînés. J'ai eu une enfance que l'on peut appeler « masculine », même si je souhaite que le qualificatif « féminin » puisse désigner ces aventures extérieures de casse-cou (j'en suis la preuve avec d'autres). À la campagne, il me semble que la différence d'éducation entre les deux sexes peut s'effacer tant les jeux se font, la plupart du temps, en extérieur et appellent aux capacités physiques en permanence – escalader les murets, passer les clôtures, courir dans les prés, éviter le taureau, se salir dans la boue, nager au lac, se déplacer dans les collines escarpées à vélo. Rien à voir avec l'éducation en intérieur et statique réservée aux petites filles, dans certaines familles, bien qu'heureusement, cela évolue depuis quelques années. J'étais simplement une enfant, sans distinction. J'étais simplement quelqu'un.

On dit toujours davantage des petites filles qu'elles sont belles qu'on ne le dit des petits garçons, limitant ainsi leurs raisons de s'enorgueillir à cette simple « qualité ». Pour être belle, il suffit d'être là, c'est tout. D'être statiquement belle. Alors que les petits garçons, passé un certain âge après le stade de nourrisson, ne recevant plus vraiment le compliment de la beauté, se mettent en mouvement. On m'a dit que j'étais belle, petite fille, mais résonnent des adjectifs comme « curieuse » et « énergique », ce qui a joué un grand rôle dans ma manière de découvrir et de me déplacer dans le monde. Je suis aussi contente d'avoir une part de laideur en moi, ça m'a fait me débrouiller davantage. On devrait tous et toutes être un peu laids, au fond.

“Je suis une femme libre. J'ai été, donc je sais être, une femme heureuse... Qu'y a-t-il de plus rare au monde ? Cela est dit sans orgueil, mais avec gratitude à l'égard de ceux qui m'ont aidée à me construire ainsi. Car, pour la liberté, j'avais des aptitudes mais peu de dons pour le bonheur.”
Françoise Giroud, Histoire d'une femme libre

Je crois vraiment que d'une enfance dans les champs, on en hérite quelque chose dans le corps. Il y a quelque chose qui ne bouge plus, même dans la ville. Une certaine épaisseur, puissante volonté, une présence franche et sincère qui ne s'excuse pas d'être là. C'est là, au bout du pied, au creux de la poitrine là où loge le corps, dans les jambes, sur les épaules. La mémoire du corps.

Je n'ai de cesse d'observer ces corps intellectuels du quartier latin parisien, si différents des corps avec lesquels j'ai grandi. Leur manière de se mouvoir, indirecte, gênée, embarrassée, jamais directe, bien trop polie, attentiste m'agace parfois. On a l'impression qu'ils s'excusent d'être là. Cet espèce de franc toucher qu'ont les gens du sud, cette maltraitance des choses qui est en fait une bien traitance, un rapport direct aux objets, à la nature et aux animaux, à la chair et au sang. Ce rapport est non média, sincère et naturel, et de ce fait, « pas fin ». Je me sens trop directe parfois, quand je pars je pars, quand j'ai faim, j'ai faim. Point de circonvolutions, point de retrait. Je suis aussi désolée pour eux : ne connaîtront-ils jamais le bonheur de se rouler dans le foin ?

HR

Hortense écrit qu'il y a moins de distinction entre l'éducation des petites filles et des petits garçons à la campagne qu'en ville. Je ne sais pas trop quoi en penser. Il est vrai que petite je partageais les jeux et les bains de mes camarades masculins. Il est vrai que je n'ai jamais eu l'impression d'être traitée différemment, limitée ou brimée par mon genre. Mais je sais aussi, que, comme beaucoup, j'ai arboré avec fierté le qualificatif de « garçon manqué » et que j'ai enserré mes seins naissants dans des bandages comme les femmes pirates dans les livres d'aventures que je dévorais.

J'ai découvert que j'étais une fille quand ma grande sœur est entrée dans l'adolescence. Alors que je jouais torse nu dehors, comme d'habitude, elle avait invité des ami·e·s du collège à la maison. Je n'ai pas perçu les rires moqueurs des garçons du groupe en me voyant ; mais j'ai bien perçu la honte et la colère dans la voix de Chloé quand elle m'a ordonné d'aller me rhabiller.

Je crois peut-être qu'il y a en effet moins de différence lors de la petite enfance, mais que la socialisation genrée se fait en revanche criante au moment de l'adolescence. Les traditions et sociabilités dans ma campagne sont toutes virilistes et discriminantes. Les « bals » dans lesquels on traîne entre 14 et 18 ans sont les lieux de nombreuses agressions sexuelles avalisées par la communauté. Les rites de passage tels que la « bataille des fagots » prennent immédiatement des airs de viol collectif quand c'est une fille qui monte sur le char. Être une jeune fille dans les Monts du lyonnais, c'est un déchirement et des concessions incessantes : rire et insulter comme les mecs pour faire partie de la bande, coucher de temps en temps pour rester considérée comme une fille, ne pas trop coucher non plus pour ne pas devenir une pute, traiter les autres filles de putes, boire autant que les mecs malgré la peur de se réveiller dans un lit inconnu, surtout ne pas tromper un des mecs du groupe – ostracisation assurée - ...

Une autre chose étrange me traverse l'esprit. De tous ces souvenirs d'enfance, ma mère est presque absente. Pourtant, avant mes onze ans, elle était encore là. Peut-être parce que la campagne, la terre, le jardin, dans le couple soi-disant féministe de mes parents, ont toujours au fond été liés à la figure masculine du père. Peut-être que si j'écrivais sur l'école, les livres, les chansons du soir et les gâteaux inventés, le sourire de ma mère apparaîtrait entre les lignes.

LD

6.

Mes grand-parents et mon oncle ont été et sont agriculteurs/paysans, mais pas mes parents et encore moins moi. Que font les gens comme moi ? Ou plutôt, que fait-on des gens comme moi, qu'en fait la société ? Située dans l'intellect comme dans le concret - pas forcément le manuel car je ne suis pas vraiment douée pour fabriquer des choses, je n'ai pas eu directement l'héritage agricole, mais j'aime la nature, je ne peux me passer de son contact. Je suis une sorte d'hybride du monde rural. Je garde beaucoup d'amour pour mon origine rurale, mais c'est un fait : ma vie est à Paris, où *j'étudie* (cette manière intransitive d'utiliser le verbe étudier est typique des couches moyennes sociales). De toute façon, je ne sais rien faire, ce que je croyais posséder - cet héritage rural - je ne le saisis pas, plus. Je ne sais que taper à l'ordinateur, rêver à des problématiques intellectuelles. De l'autre côté, je n'ai pas acquis toutes les armes, je n'ai pas tout le bagage social et culturel pour survivre de manière heureuse dans le milieu élitiste de mes études. Puis-je, veux-je réellement continuer ma trajectoire parisienne comme si je ne venais pas de là d'où je viens ? Puis-je continuer ainsi ?

Y a-t-il un âge pour faire retour ?

Je vais écrire et tout ce que j'écrirai aura l'odeur du foin, des prunes et des lapins.

HR

Dans ma famille, tout le monde sait faire quelque chose de ses mains : cultiver la terre, bien sûr (en tirer des légumes, des fruits, les cueillir, les laver, les emballer, les transporter, les vendre) mais aussi construire des meubles, tailler des pierres, cuisiner, coudre, récurer des maisons, réparer des voitures, des machines à laver, des engins électroniques, changer des couches, laver des personnes dépendantes, les mettre au lit, les faire manger, couper des cheveux, tailler des haies, des arbres, des buissons, tuer des animaux, les dépecer, creuser des tombes, faire du feu, construire des chemins.

Mon père a même fait sortir une maison de terre, tout seul. C'était son grand projet. Moi, je sais à peine planter un clou, je suis gauche, et de moins en moins fier de cette impotence. Comment expliquer mon rejet de l'héritage familial, dès l'adolescence, l'enfance peut-être ? Des richesses infinies que j'avais à portée de main et que j'ai refusées ? Aurais-je pu mener à bien les études que j'ai faites tout en les laissant me transmettre l'agriculture, le jardinage, la nature, la menuiserie, l'artisanat, la mécanique, la cuisine ? La réponse est non. Faire des lettres a été un renoncement. Je suis devenu un « Parisien » comme ils m'appellent aujourd'hui, en me privant sciemment de l'intelligence des mains.

« Y a-t-il un âge pour faire retour ? » demande Hortense. Il me semble qu'il est arrivé. Comme elle, je questionne maladroitement mon père sur les randonnées à faire dans le coin, après l'avoir rembarré des années durant en cirant mes chaussures de ville.

Ma petite sœur et moi avons réussi à convaincre nos parents d'effectuer un voyage à la recherche de nos racines italiennes. Les parents de mon Pépé, le paysan, décédé en janvier 2017, étaient nés non loin de Padoue, dans le Nord de l'Italie.

« Cette contrée de moi-même » n'est plus en jachère.

AN

7.

J'ai appris récemment que je m'appelais Adrien en l'honneur du chanteur italien Adriano Celentano. L'une de ses chansons les plus célèbres s'appelle « Il Ragazzo della via Gluck ». C'était programmatique : elle raconte l'histoire d'un garçon des champs qui va trouver du boulot à la ville. Quand il revient, l'herbe a disparu sous les immeubles. Un peu ce qu'il se passe dans mon village, le Fontanil-Cornillon : les lotissements poussent comme des champignons, et le tramway permet dorénavant de rejoindre Grenoble. Mais les champs de mon grand-père sont encore là, derrière la maison.

AN

Mon père fait énormément de bruit en mangeant. J'ai commencé à m'en rendre compte il y a trois ou quatre ans. On dirait qu'il essaie d'engloutir le plus de nourriture possible en une seule bouchée, comme si elle allait disparaître de son assiette s'il ne se dépêche pas. Je ne supporte plus ces bruits de mastication qui me donnent la nausée. Remarque cinglante, regard méprisant. Incompréhension, tristesse dans notre silence. En classe, on m'explique le concept d'habitus forgé par Bourdieu. Mon professeur choisit l'exemple de la nourriture : un·e paysan·ne privilégiera la quantité et le fait d'être rassasié·e dans son choix de repas, tandis qu'un·e bourgeois·e préférera un repas raffiné en petite quantité. Je souris en pensant à mon père. Seul·e·s mes ami·e·s connaissent mon plat préféré. « Pieds de cochon aux châtaignes », ça manque de raffinement ...

J'ai découvert la notion de « transclasse » en terminale ; Hortense préfère « transfuge ». « Trans » : « au-delà », « de l'autre côté » ... Enjamber, passer d'un côté à l'autre, d'un paysage à l'autre, d'une culture à une autre, d'un quotidien à un autre, d'un âge à l'autre. Traduire : mes ressentis d'enfant en concepts d'adultes, le discours des autres en langage de chez moi, le patois de mon grand-père en français certifié par l'Académie française. Traverser : le temps, la France, l'Europe, ma vie, chaque lieu où j'habite sans parvenir à en faire un foyer, des souvenirs réels et inventés, sans doute tous inventés. Transposer : les paroles des autres, nos histoires si différentes, mon passé en histoire, récit forgé de toutes pièces qui sonne vrai.

Je ne me sens pas « au-delà », « de l'autre côté ». Je n'ai pas l'impression d'arriver chez moi quand j'aperçois la Tour Eiffel, le Hideout, le « Luco », les gens, tous ces gens, le RER B, la Courô, Montmartre ... Volontairement ou par imprégnation, j'ai adopté nombre de leurs codes, postures, expressions, regards, silences. Mais il y aura toujours quelque chose qui dérange, juste assez pour transparaître dans un regard ou un sourire. Connaître des lieux inconnus de Paris, ne pas couper la pointe d'un fromage en forme de triangle, être poli·e même avec ceux que tu détestes, ne jamais parler d'argent, choisir le vin approprié à apporter à un dîner, ignorer à quelle saison poussent les fruits et légumes. Pourtant, quand je rentre à St Maurice, aucun foyer d'enfance ne m'attend. La maison a changé, seules les poules restent de la joyeuse basse-cour d'antan. L'odeur de ma mère s'est évaporée depuis bien des années. Un immense complexe aquatique a été construit pour augmenter l'attractivité de la région. Mais surtout, je ne suis plus la petite fille qui pouvait passer des heures à courir dans les champs. A leurs yeux, je suis partie, je suis devenue une intellectuelle qui a oublié ses racines, je me suis alliée avec les « parigos », je les regarde de haut, j'ai trahi. Mon père se heurte à un mépris que je ne sais refouler lorsqu'il fait une faute de français ou me propose une ballade à vélo dans ces chemins que j'ai arpentés mille fois. J'aimerais, un jour, qu'il puisse m'entendre parler de lui quand il n'est pas là. J'aimerais qu'il voie la fierté et le sourire dans mon regard quand j'évoque mon enfance. J'aimerais pouvoir lui offrir un brin de la reconnaissance que j'apporte à mes ami·e·s, enseignant·e·s et amant·e·s. Mais face à lui, je ne suis que condescendance.

Plus que « de l'autre côté », je suis engluée dans une transition en mouvement qui refuse de s'achever. Transit sans fin qui m'empêche de me reposer quelque part. Je ne suis ni une enfant de la campagne, ni une intellectuelle de la ville. Je suis une riche avec des habitudes et des pensées de pauvre. Je ne serai jamais paysanne, mais peut-être philosophe imprégnée des relents d'un « ethos rural ». Je suis modelée par les lieux que je traverse et ne parviens à m'identifier à aucun. Entre deux âges, entre cent moissons, entre mille couleurs qui changent de sens selon le prisme utilisé, entre des dizaines de personnes si différentes qui ne sont pas moi, entre ces entités imaginaires qu'on appelle « ville » et « campagne », entre les poèmes rédigés il y a bien longtemps perchée sur la branche d'un cerisier et les papiers de recherches avec notes de bas de page et bibliographie ... Je suis en mouvement perpétuel dans une gare qui ne m'emmènera nulle part. Il n'est pas question de dénoncer, de me trouver une identité, d'être mieux acceptée, de transmuier, d'apitoyer. Simplement, faire apparaître ce grand point d'interrogation qui ronronne au fond de mon ventre aux yeux de ceux qui n'ont jamais même eu à se poser la question ; transmettre.

8.

Attendre derrière les vaches en voiture et rouler avec elles à 5 km/h sur la route, pratique bien courante en Aveyron, spécifiquement lors des estives et de la transhumance où les reines bovines paradent avec leurs cloches magnifiques et imposantes. Ah c'est autre chose que les embouteillages du périphérique porte de Bercy. La rareté associée à la préciosité de ces moments me reste encore à l'âge adulte comme la matérialisation d'une sorte de credo de vie : rouler lentement. Avancer lentement, avec délicatesse et sensibilité. Ma grand-mère me disait toujours - que je sois à pied, à scooter, en voiture, peu importe - au moment où je la quittais : "marche doucement !".

De l'importance de l'art de l'observation. Trop sensible, je prends trop de temps à simplement regarder le monde. Le ressentir. D'ailleurs, j'ai été la mise à l'écart dans la cours de récréation dans mes jeunes années d'école à cause de ce trop plein de sensibilité, je pense. J'étais une cible facile, trop émotive pour dire quelque chose. Avec le temps et l'âge adulte, ça s'est amélioré. Mais la sensibilité et l'écoute du monde est restée, belle et bien là. L'autre jour, je suis restée une demi-heure devant une araignée blanche tenant dans ses crocs un bourdon mort, sur une rose, dans mon jardin. Fascinant. Je l'ai regardée, montrée à mon père, à ma mère, au voisin, puis filmée, puis prise en photo, puis filmée à nouveau. Je n'ai pas 8 ans, non, non, mais 24. À cet âge, je suis subitement prise d'un intérêt pour la région et ses activités, pour ses villages, ses paysages. Les siens, qui sont aussi les miens. C'est ma région, je suis d'ici, j'y appartiens. Une obsession forte est apparue, pour les bottes de foin. Pour la manière dont les tracteurs, après les avoir avalées de leur bouche d'acier, en accouchent : c'est formidable, on croirait assister à une naissance. S'ajoutant à celle de la brume, que je nourris depuis toujours. La colline sur laquelle est posée ma maison a la chance de voir chaque matin ou presque « une mer de brouillard », sur laquelle mon père faisait, durant mon enfance, et fait toujours d'ailleurs, un commentaire systématique sur sa beauté. Depuis l'été précédant mes 24 ans, c'est viscéral. Je prends en photo. Je filme non seulement tout mon pays, mais chaque paysage qui m'inspire un sentiment d'émotion, de mélancolie et d'espoir bizarrement réunis. Quand je ne le filme pas réellement, je le filme mentalement. Et je le partage. « *C'est rare d'être aussi émue par sa région que tu l'es* » me dit mon ami E. à qui je disais justement « *regarde-moi ça comme c'est beau* » en montrant un paysage vallonné non loin du lac de la Selve, en Aveyron, sous-entendant qu'on s'émerveille volontiers davantage des contrées inconnues. Il a raison, je suis amoureuse de mes terres, et c'est récent. La mort de ma grand-mère y est grandement pour quelque chose, elle qui a emporté avec elle l'âme du lieu-dit. J'ai tant de questions que je n'ai pas posées qui restent : je les pose au paysage. Je me rattrape ainsi. « *Je lis pas mal, je cogite trop, et je regarde les abeilles et les oiseaux* », m'envoie par texto un ami, après m'avoir envoyé une photo d'un écureuil. Je me reconnais tellement dans ce comportement. Il fait partie de tous ceux et toutes celles qui vivent à la ville, qui sont attachés à une terre et à une nature cent fois quittée, et qui écrivent sans relâche mais non pas sans peine leur petite poésie intérieure au cœur du goudron.

HR

Je marche vite. Au lycée, on me fait des remarques sur ma démarche. « Pas assez féminine, trop bourrine. » Une surveillante d'internat, pensant bien faire, s'évertue à me donner des « cours » pour m'apprendre à me déplacer de manière fluide avec des talons.

Je ne sais pas « prendre mon temps ». Pour moi, prendre le temps, c'est perdre du temps. A la maison, il y a une deadline indépassable, l'heure – variable selon les périodes de l'année – où le soleil de couche. Avant cela, il faut s'assurer d'avoir terminé toutes les tâches de la journée – nourrir les poules à la frontale en hiver, ce n'est franchement pas drôle ! -. En été, mon père se lève souvent au milieu du repas pour aller déplacer l'arrosage automatique – ça m'énerve, surtout quand j'étais en train de lui parler -. Depuis aussi longtemps que je me souviens, mon cerveau fait automatiquement au réveil une liste des choses à faire dans la journée, en les classant dans un ordre de priorité. Mes ami·e·s me complimentent et se moquent à la fois : « Louise, tu es vraiment trop organisée ». Je m'en sors bien à l'école, ne produis que rarement un travail au dernier moment, et surtout, je ne travaille jamais pendant la nuit.

Mon père ne s'arrête qu'à la nuit tombée. Alors, il s'assoit sur le canapé, prend un livre et une tisane et s'endort à moitié. A ce moment-là non plus, il n'a pas le temps de m'écouter. Pourtant, j'aimerais bien lui parler de monisme métaphysique, de construction du genre et de Nabokov.

Je ne sais pas regarder, j'ai du mal à contempler sans but. Je trouve des paysages beaux et d'autres laids, mais même pour les plus beaux, j'ai du mal à m'arrêter plus de cinq minutes pour simplement savourer sans but. Je crois que j'ai une approche utilitaire du beau ; j'aime m'asseoir dans un cadre esthétique pour y lire, y pique-niquer ou y écrire. J'ai du mal à comprendre ce plaisir esthétique soi-disant universel et sans concept qui s'apparente, pour une petite voix dans ma tête, à une perte de temps. Je crois aussi que la capacité ou non à percevoir un objet pour sa simple forme est une question de classe sociale.

Enfance parfois mélancolique, comme une brume au fond des yeux. Certains matins, St Maurice se réveille dans un épais et froid brouillard qui rend difficile même de prendre la voiture. Quand la visibilité le permet, nous « montons » à St Martin, le village d'où m'a famille est originaire qui surplombe la vallée. Depuis ce point de vue, nous admirons en famille la mer de nuage qui se déploie sous nos pieds. Parfois, mon père lance des métaphores pseudo-philosophiques qui me rendraient folles aujourd'hui.

LD

9.

Mon grand-père a offert son bon sécateur à mon père deux jours avant de mourir. Il lui a demandé de prendre soin des arbres fruitiers et de la vigne qu'il avait plantés pour ses petits-enfants.

A St Maurice sur Dargoire, il y a un grand chêne multi-centenaire. C'est le symbole du village, qui a donné son nom au hameau qui l'entoure et sert de couverture au journal local. Perché·e·s sur ses branches puissantes qui viennent caresser le sol, nous partons à la conquête des mers remplies de requins. A ses pieds, nous jouons notre première pièce de théâtre sous le regard bienveillant des adultes du village. Derrière son tronc, les premiers mots d'amour timides de la fin de l'enfance sont murmurés dans le noir.

En décembre dernier, mon père m'envoie une photo de lui, tronçonneuse à la main, en train d'achever le gros cerisier qui depuis ma naissance avait marqué l'entrée de l'allée qui mène à ma maison. Il l'accompagne d'un message un peu bancal : « Fin d'une vie généreuse de 82 ans le cerisier que pépé avait planté avec son père à 13 ans, quelques mois avant la mort de son père. Il est mort cet automne avec la sécheresse, cela faisait 3 ans qu'il avait des branches qui crevaient, le gros chêne de St Mo est mort aussi ».

La gorge un peu nouée, je ne sais pas quoi répondre. On ne pleure pas pour des arbres.

LD

Les plantes et les arbres ont joué un grand rôle. Je me souviens des trois cerisiers du jardin, du « va me chercher du persil » de ma mère, des tanous et des respouchous de mon père, des fleurs de ma grand-mère et des champignons de mon grand-père. Il faut bien l'avouer, j'ai en souvenir quelques bêtises avec mes cousins qui étaient mes fidèles partenaires de crime. Nous jetions alors des prunes pourries – les pruniers sont un enfer en août car ils perdent leurs fruits en masse – sur les rares voitures qui passaient par là.

Il n'est pas seul celui qui peut toucher une bête ou un arbre, ou s'approcher avec ses yeux du brouillard bleu ou du soleil. Il n'est pas seul celui qui a goût au jour. Celui qui a un nez, une bouche, des yeux, des oreilles, une bonne chair d'animal. Tout lui tient compagnie. Il y a de grosses joies qui passent dans l'air du temps comme des poissons enflammés.

Giono, Le Bout de la route

HR

10.

Mon père a arrêté l'école à 14 ans, après avoir redoublé sa cinquième. Il fait tant de fautes d'orthographe que je pense qu'il a probablement une forme de dyslexie non diagnostiquée. Il ne parle aucune autre langue que le français, et son français n'a pas grand-chose à voir avec celui qu'on parle à Paris – celui que je parle –. Il n'a pas d'accent très prononcé, mais des tournures incorrectes grammaticalement qui me rendent folle. Je suis une maniaque de la langue française, qui étudie les langues anciennes et utilise l'indicatif après « après que ». J'ignore si cela vient de ma mère – dont je me souviens en fin de compte assez peu – ou d'ailleurs.

Au retour d'un spectacle d'humour se moquant de l'élitisme du système des classes préparatoires et des grandes écoles, mon père me déclare : « Toi c'est pas pareil, tu fais partie des 2%. – Quels 2% ? – Le gars a dit qu'il y avait 2% d'élèves méritants qui réussissent alors que leurs parents ont un niveau inférieur au bac. » Je m'énerve, parce que ce n'est pas parce qu'il n'a pas le bac que je ne suis pas privilégiée. Parce que ces statistiques foireuses ne rendent pas compte de la différence entre un·e enfant d'ouvrier·ère dont les parents rentrent tard le soir et moi qui ai grandi entourée de livres, de légumes bio et d'oiseaux aux mille noms. Parce que je ne pense pas avoir plus ou moins de « mérite » – est-ce qu'on y croit encore, à cette connerie ? – qu'un·e autre.

Il y a quelques années, je suis revenue d'un wwoofing d'un mois dans un ranch américain où je m'occupais de divers animaux toute la journée. Je vais voir, très fière, mon arrière-grand-mère pour lui montrer mes photos et lui raconter que je devais me lever tous les matins à 5h pour la traite des chèvres. Je suis si contente, pour une fois, de pouvoir lui parler de quelque chose qu'elle connaît. C'est comme une expérience en commun, un lien entre nos mains lactées par les mamelles. Elle regarde à peine les photos, et observe sèchement : « Tu trouves ça drôle parce que tu ne l'as pas fait pendant toute une vie, en sachant que si tu ne te lèves pas tes enfants mourront de faim ».

Je n'ai jamais été dans le besoin sur le plan financier. Pourtant, mes parents m'ont éduquée de manière très économe – j'ai longtemps dit « radine » - ; sans être pauvre, j'ai appris à penser comme quelqu'un de pauvre, ou qui a été pauvre. Souvenir incrusté dans la peau d'une époque où l'hiver était long à vider un estomac, on fait des bocaux, on congèle, on ne gaspille rien. Mon père me raconte souvent une histoire : petit, ses parents lui avait donné une petite somme d'argent pour aller s'amuser à la vogue – la « fête foraine » en jargon lyonnais – qui venait un weekend par an au village ; alors qu'il avait tout dépensé le premier jour, ils avaient été totalement insensibles à ses supplications pour recevoir une rallonge ; souffrance et incompréhension d'enfant qui passe le dimanche à regarder ses ami·e·s rire sur des manèges inaccessibles ...

Il y a peu de temps, le père d'une adolescente à qui je donne des cours particuliers m'a invitée à prendre un café. Il se met rapidement à me parler des difficultés qu'il rencontre dans l'éducation de ses filles : « Vous savez, c'est difficile d'inculquer la valeur de l'argent à ses enfants quand on en a ... ». Je souris, poliment. Non, je ne sais pas.

En Irlande, je suis devenue très proche de deux garçons de mon université qui viennent de la campagne. Adam vit dans une ferme qui élève des moutons et du bétail, pour la viande et la laine. La première fois qu'il m'y a invitée, je l'ai senti un peu gêné – « *You know, there is not much to do in Cavan, it's a pretty shitty place* » – ... Est-ce que les enfants de la ville aussi ont honte quand il invitent des ami·e·s chez eux ?

A midi, sa mère – Adam a aussi honte que sa famille soit aussi patriarcale, mais il ne se sent pas en position de critiquer ouvertement des habitudes installées depuis des décennies – nous sert une délicieuse soupe de légumes. Je commence à découper mon morceau de pain en petits morceaux que je trempe dans mon bol. Il me regarde, et commente en souriant : « *I have been mocked recently because I was doing the same. In Ireland, it's a farmer's thing to soak bread in your soup.* ». Je rigole. En France aussi, tu sais ...

11.

Je suis un enfant des champs. Mais longtemps je n'ai pas pu les voir en peinture. La boue, les bottes mouillées qui puent, leur bruit de succion quand on force pour les retirer de la glaise, les araignées, les vers de terre, les limaces, les lapins qui finissent en civet, les gueulantes de mon oncle. En inadéquation avec les choses qui me semblaient essentielles : les chanteuses, les spectacles, les histoires d'amour et de sexe dans les livres, les vêtements et le cinéma. On m'a autorisé à sauver une lapine de la mêlée : je lui ai donné le nom original de « P'tite couette », personne ne sait pourquoi.

AN

Petite, j'apprends mille nouvelles informations par jour. Mon père me montre comment prévoir le temps qu'il va faire en regardant le ciel, comment reconnaître des empreintes d'animaux dans le Bozançon. Il m'emmène « faire le jardin », et m'explique les meilleurs moments pour planter les légumes, m'apprend à faire une greffe sur un arbrisseau sauvage, me montre les bienfaits du crottin de cheval et du purain d'orties. Je connais les noms de tous les oiseaux de ma région, je sais conduire un tracteur – en ligne droite – pour labourer le champ de patates. Je passe des heures à ramasser des doryphores, même s'ils me dégoûtent un peu. Les soirs d'été, on s'allonge dans l'herbe et on énumère les noms des étoiles. Je confectionne une atelle pour le poussin à qui j'ai cassé la patte en m'évertuant à lui apprendre à voler.

LD

12.

Quand je suis triste ou en colère, je m'enfuis souvent à une petite distance de la maison pour pleurer. Je me cache dans une cabane abandonnée, dans ma grotte secrète ou m'allonge simplement dans l'herbe. Là, je hurle pendant des heures dans l'espoir que quelqu'un m'entende et vienne me sauver. Personne ne vient jamais, et je rentre à la maison pleine de rancœur contre mes parents ingrats qui ne sont même pas partis à ma recherche. Ils ne s'inquiètent jamais quand je disparais. Qu'est-ce qui pourrait bien m'arriver ?

A Paris, il n'y a aucun endroit où l'on peut pleurer à gros sanglots. Dans les rues on doit se cacher du regard intrigué des passants. A la maison il ne faut pas faire trop de bruit pour ne pas alarmer les voisins. Dans les transports on peut pleurer, mais seulement en silence pour ne pas déranger les autres voyageurs.

LD

Il y a toujours ces paroles de Barbara que j'écoute sans cesse quand je suis à Paris, elle a une voix sublime sur ces quelques mots de *"Gare de Lyon"* : *"Paris oh Paris, au revoir et merci, si on m'téléphone, j'y suis pour personne"*. Quand j'évolue à Paris, je pense sans cesse à en partir. Quand je parle, mon accent enrobe mes mots. Quand je me déplace, je ne me sens pas citadine dans mon corps. Quand je leur souris, je ne sens aucune connexion. Mon existence parisienne est bien souvent marquée d'un moins, d'une lacune, d'un appel. En marchant, je trace le parcours toujours allongé de ce monde que j'ai quitté tout en ne le quittant pas dans ma tête. C'est une double position permanente. L'esprit du pays est inscrit dans ma mémoire et dans mes pieds, mes mains, mon visage, qui grandit, qui change de forme, qui devient quelqu'un. Alors même que je suis à Paris, il est là, le pays. En moi il demeure. Je ne choisis pas.

HR

Depuis Paris, je cherche en permanence le regard, l'empathie, la main de celui ou celle qui saura comprendre mon déchirement intérieur.

Cher Adrien,

Je m'excuse d'abord de répondre seulement aujourd'hui à votre message. Beaucoup d'occupations,

pas toutes nécessaires évidemment, dues à cette position; dans le monde littéraro-médiatique, qui me pèse bien plus qu'elle ne me réjouit. Et aussi parce que ce que vous m'écrivez rencontre, recouvre, en grande partie ce que j'ai vécu et que je ne peux que constater cette ressemblance, qui a les mêmes causes, l'appartenance à une origine sociale dominée. Ces concepts de dominant/dominé; qui me viennent de Bourdieu ont été libérateurs pour moi. Et nommer les choses de façon juste, c'est disait Camus, transfuge lui aussi, ne pas ajouter à l'injustice du monde.

Le plafond de verre, dont on parle aujourd'hui, existe hors de soi, dans les structures sociales, le système des grandes écoles, etc, mais aussi en soi et par exemple, ignorante d'hypokhâgne et de l'ENS, lorsque j'ai appris en terminale du lycée chic de Rouen ce que c'était, j'ai pensé que ce n'était pas pour moi. L'ai-je; seulement, pas sûr, c'est une espèce de sentiment, de sensation d'auto limitation, très puissants et à peine conscients.

Ce que vous découvrez dans le monde des journalistes et de la radio, je l'ai perçu il y a quarante ans avec la publication de mon premier livre et rien n'a changé.

Mais de cette lucidité sur le fonctionnement de ces milieux et du sentiment de ne pas en être, être illégitime, faites une force. Il n'y a rien à gagner de vouloir ressembler coûte que coûte aux héritiers. Songez aussi que vous n'êtes pas seul. En tout cas, comptez sur ma fraternité.

Annie Ernaux

AN

13.

Soudain, je suis reçu à l'ENS comme « étudiant admis à préparer le diplôme ». Si Angela Braitto, qui donnait alors des cours à l'université de Grenoble en écrivant sa thèse ne m'en avait pas parlé, jamais je n'aurais eu l'idée de postuler. Je n'aurais même pas su qu'il était possible d'étudier ailleurs qu'à Stendhal, cette belle et verte université de lettres (Note pour moi-même : revoir Angela Braitto).

Mes parents ont tenté de m'en dissuader : « Tu as tout ce qu'il te faut ici ! Elle ne te plait pas, la fac de Grenoble ? » Mais on ne peut pas empêcher quelqu'un de 19 ans de prendre la clef des champs et je me suis rendu à la gare de Grenoble comme un saumon qui remonte le courant.

AN

Vers 12 ans, je commence à travailler dans le centre-équestre du village en troquant mon temps et ma force de travail contre les cours d'équitation que mon père refuse de me payer. C'est paradoxalement au contact d'un sport bourgeois et élitiste que je me frotte de plus près à la réalité du métier de paysan. Casser la glace en hiver pour que les chevaux puissent boire, manger quelques grains d'avoine à 20h pour tenir le coup jusqu'à la tombée de la nuit, planter des piquets pour les clôtures jusqu'à perdre toute notion du temps, essayer d'être aimable avec la clientèle qui refuse de curer les pieds par peur de se salir les doigts, pleurer toutes les larmes de son corps en découvrant une jument foudroyée par la colique.

La meilleure époque pour se balader est celle qui suit les moissons. Alors, on peut se permettre des galops endiablés dans les champs tout juste fauchés sans craindre d'abîmer la récolte des agriculteurs dont certains voient d'un mauvais œil l'accroissement du nombre d'équidés dans les campagnes périurbaines.

A 16 ans, j'hésite longuement entre poursuivre des études généralistes et me lancer dans un cursus spécialisé dans les métiers du cheval. Mes professeur·e·s, outré·e·s, s'indignent à l'idée que leur meilleure élève songe à quitter le droit chemin pour se lancer dans « le technique ». Mon père au contraire est plutôt content ; il aimerait me voir renouer avec mes racines plutôt que me droitiser en entreprenant de longues études. C'est en discutant avec et en observant les quelques professionnel·le·s dont je suis proche que je prends ma décision : tous·tes, à mon âge, étaient passionné·e·s par les chevaux et rêvaient d'en faire leur métier ; tous·tes, 20 ou 30 ans plus tard, sont devenu·e·s aigri·e·s au contact de leurs dures conditions de travail, et ont de plus en plus de mal à prendre du plaisir dans leur quotidien.

« Si tu en as la possibilité, plutôt que de faire de ta passion un métier, essaie de trouver un métier qui te permettra de garder l'équitation comme passion. Un métier qui te permettra d'avoir assez d'argent pour soigner tes chevaux, et assez de temps pour t'en occuper. » Je poursuis alors mes études, dans l'espoir de devenir enseignante en philosophie.

LD

En terminale, j'ignore l'existence des classe préparatoires littéraires par pure désinformation. Alors l'ENS... pensez-vous !. Je pars donc en faculté de droit à Albi, dans le Tarn, je peux rentrer chez moi chaque week-end. Mais vers la fin de l'année... Quelque chose cloche. Je sens que le domaine des lettres sera mon domaine. Je me renseigne seule, et je repasse par le site Admissions postbac et ne peut postuler qu'à des prépas qui n'ont pas rempli leurs effectifs. Je quitte ma petite vie facile pour partir à trois heures de chez moi dans une ville où je ne connais absolument personne. J'ai 18 ans bientôt 19. J'atterris à Alphonse Daudet, à Nîmes. Là-bas, une professeure de français génialissime me pousse à poser mon dossier après deux sous-admissibilités au concours. Le jour de l'entretien d'oral, je dis la vérité. Je dis que j'ai découvert Eluard et Aragon en première année de prépa et pas avant. Il est sûr que ça doit "faire la différence" par rapport aux autres...

Je ne suis jamais allée au théâtre en dehors des sorties scolaires organisées par le lycée (il n'y en a pas eu lorsque j'étais au collège) à la MJC de Rodez. Il n'y a pas de théâtre municipal à Rodez quand je suis adolescente - mais récemment, un y a été construit, il y a trois ou quatre ans. Et aujourd'hui, je suis dans une troupe semi-professionnelle, et j'ai lu et vu un nombre assez élevé de pièces en quelques années à Paris. Le thème de l'épreuve de littérature de l'ENS lorsque j'étais en khâgne était le théâtre. J'ai rattrapé le retard, lu et lu encore une montagne d'oeuvres sur le tard. Il a fallu encore une fois enfilez les bottes de sept lieues pour enjamber le fossé.

HR

14.

Quelques jours par an, toute la famille se réunit autour d'événements agricoles de l'année. Le plus marquant dans mes souvenirs est la cueillette des patates. A tour de rôle, un·e heureux·se élu·e a le droit de conduire le tracteur sur les genoux de pépé pour retourner la terre. Les autres suivent pour ramasser les tubercules dans les sillons, avant de les lancer à la troisième équipe qui porte les sacs de jute réunissant la récolte.

Seule ma grand-mère est absente. Elle prépare plusieurs pâtés – en jargon lyonnais, un pâté correspond plus ou moins à un gros chausson aux pommes ou au poires – autour desquels nous nous réunissons tous pour un goûter bien mérité.

LD

“Tu cuisines quoi mémé ?

- Je cuisine le foie de la dinde pour pépé, et nous autres, on mange la sanquette. Tu sais ce que c'est une sanquette toi ?
- Oui je sais ce que c'est. Mais tu veux expliquer ?
- Quand on tue une volaille, et particulièrement une dinde, on fait tremper de la mie de pain dans de l'oeuf, j'ai mis deux oeufs, on remue la mie de pain que ça s'imprègne partout. Après j'ai été chercher du persil, et de l'ail, j'ai tout haché, j'ai tout mélangé, et puis j'ai saigné la dinde. C'est ton cousin qui l'a attrapé avec son père, je l'ai saignée, plumée, vidée, et ton grand-père a même enlevé les petites plumes que je pouvais pas attraper. Tout le monde a travaillé.”

- Tu conseillerais quoi à tes petits-enfants mémé ?
- De marcher droit dans la vie.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- ...
- Ils seront toujours heureux.

HR

Série 1 - La Ponsarderie, Aveyron, juin 2017 - Ces géantes dorées - 0

Série 1 - La Ponsarderie, Aveyron, juin 2017 - Ces géantes dorées - 1

Série 1 - La Ponsarderie, Aveyron, juin 2017 - Ces géantes dorées - 2

Série 1 - La Ponsarderie, Aveyron, juin 2017 - Ces géantes dorées - 3

Série 1 - La Ponsarderie, Aveyron, juin 2017 - Ces géantes dorées - 4

Série 2 - La Ponsarderie, Aveyron, juillet 2018 - Dans la brume - 0

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 1

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 2

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 3

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 4

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 5

Série 2 - Pargazan, Aveyron, octobre 2018 - Dans la brume - 6